Vol. XXXVIII — Saint-Boniface, Manitoba, 23 Décembre 1908. — No. 7

ABONNEMENT
Canada....................$1.00 par année
Etats-Unis.............. 1.50 "
Europe (compris le port)..... 2.50 "

TARIF DES ANNONCES
1ère insertion, par ligne..............12 cents
Chaque insertion subséquente.......... 8 "

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

AVIS Les annonces pour la France et l'étranger (sauf le Canada) sont reçues exclusivement à la PUBLICITE FRANCAISE ET INTERNATIONALE 42, rue du Cardinal-Lemoine, à Paris, qui a seule le monopole et la responsabilité de ce service.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN, Imprimeur
TELEPHONE 3377

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie, le paiement des abonnements ou pour impressions, devront être adressées

LE MANITOBA,
SAINT-BONIFACE, MANITOBA.

LE MANITOBA

Cette Province a 41,169,089 acres de terre dont 6,019,200 acres à surface d'eau aux termes de l'agriculture. Nous avons donc toujours assez d'humidité pour assurer le succès des récoltes.

Il y a encore 25,000,000 acres inoccupés, pouvant être divisés en "Homestead" ou être achetés.

La population en 1901 était de 255,211 ; elle est maintenant d'environ 400,000 ou à près doublée en sept ans.

Winnipeg en 1901 avait une population de 42,240. elle a maintenant 115,000, ou elle a plus que doublé sa population en sept ans.

Les facilités de transport sont presque parfaites; rayonnant de Winnipeg, environ 3,516 miles de chemins de fers sillonnent la Province. Trois trains transcontinentaux laissent Winnipeg chaque jour, et c'est seulement une affaire de quelques mois, quand il y en aura cinq ; et ceux qui vont y être ajoutés sont le "Grand Tronc Pacific" et le "Canadian Northern."

Voilà des indications des progrès de la Province dans toutes directions; et c'est le bon endroit pour vous fixer car aucun autre pays ne peut montrer la même augmentation dans le même temps.

Aux Visiteurs

Ne passez pas à Winnipeg sans voir les terrains à vendre du Gouvernement et des chemins de fers, et procurez-vous d'amples informations pour ce qui en est des "Homestead" et des opportunités de placements.

R. P. ROBLIN,
Premier et Ministre de l'Agriculture et de l'Immigration

Pour renseignements spéciaux, adressez-vous

JOSEPH BURKE, 178 Ave Logan Winnipeg, Man.
JAS. HARTNEY, 77 York Street, Toronto, Ont.

ROBINSON & CO. LIMITED
398-402 RUE PRINCIPALE, Winnipeg, Man.

La Legende des Fossettes

Ce soir-là, dans l'étable aux murs froids et noircis
Flottait le charme pur des rêves indécis,
Et tout près du berceau de paille jaunie,
La Vierge à deux genoux priait, l'âme ravie.
Jésus venait de naître et l'astre du ciel bleu
Conduisait dans la nuit les Mages au Saint Lieu ;
Les bergers accouraient avec des brebis blanches
Qu'ils portaient dans leurs bras ou cachaient sous leurs manches,
Et le Bel Enfant blond, pâle et transi de froid
Se laissait adorer ainsi qu'un Fils de Roi.
Là-haut c'était la joie et c'était l'espérance,
C'était un chant d'amour qui remplissait, immense,
Le paradis chargé de gloire et d'innocence.
Pourtant de ce concert étrange, harmonieux,
Un ange à l'aile d'or se détacha joyeux
Laissant vide un instant sa place auprès de Dieu,
On le vit fendre l'air, comme un léger nuage
Semant des "Gloria" partout sur son passage,
Tandis que l'Univers, dans un écho divin
Reprenait après lui son merveilleux refrain.
Jésus encor dormait, quand l'ange avec mystère
Se pencha sur l'enfant et lui dit sa prière ;
Puis d'un geste charmant relevant son beau front
Au nouveau-ne tout bas il murmura son nom
Jésus toujours dormait, sa paupière était close:
Sa joue était très pâle, avec un peu de rose
Et l'ange alors rêva d'une adorable chose :
Sur le divin visage, alangui de sommeil
Il posa ses deux doigts sans trembler, et pareil
À l'oiseau qui s'envole en battant des deux ailes
Il reprit le chemin des voûtes éternelles.
Quand il ouvrit les yeux, Jésus examina
Tous ceux qui, prosternés, lui chantaient l'Hosanna
Et comme il s'étonnait, leur faisant des risettes,
La Vierge s'aperçut qu'il avait deux fossettes.

BEATRICE.

La Princesse Maussade

CONTE DE NOEL

"...Et voilà pourquoi votre fille est muette, conclut l'astrologue de la cour.

—J'ai compris, fit le roi ; mais pourquoi la princesse ne rit-elle jamais ?

—Parce qu'elle ne parle pas répondit le savant.

—Vous avez toujours raison. J'aurai dû m'en douter. Encore un mot : cette maladie-là, est-ce qu'elle va durer longtemps ?

—Hélas ! gémit l'observateur des astres je suis obligé d'apprendre à Votre Majesté que la princesse restera muette et triste jusq'à la fin de ses jours, à moins qu'il ne se rencontre un mortel assez heureux pour la faire parler et rire avant la prochaine fête de Noël.

—Avant la prochaine fête de Noël ! Vantre saint gris, mais c'est le mois prochain. Il n'y a pas un instant à perdre. Vite qu'on aille prévenir le tambour de ville et qu'il proclame à son de trompe que moi, le roi, je promets la main de la princesse ma fille à celui qui saura la faire rire et la faire parler."

Ainsi fut fait.

Pendant dix jours, au palais, ce fut un défilé ininterrompu de princes plus bizarres, plus capricieux, plus mal tournés les uns que les autres.

"Qu'on les laisse entrer, fit le roi en levant les bras au ciel d'un air découragé, nous n'avons pas le droit d'être difficiles."

Introduit dans le salon royal, le petit bossu s'accroupit sans façon sur un tabouret aux pieds de la princesse et lui adressa ce discours :

"Noble Mademoiselle, je viens d'un pays lointain, que, pendant le voyage, j'ai eu le temps d'en oublier le nom. Chemin faisant, j'ai rencontré un cocassier. Un cocassier, c'est, sauf votre respect, un marchand de volailles qui vend des œufs. Il est bon de vous dire que jamais de ma vie je n'ai eu la chance de manger un œuf frais. Je voulus profiter de l'occasion et j'achetai au cocassier le dernier œuf qu'il avait dans son panier. Je cassai cet œuf garanti frais pondu ; il en sortit un coq ! un grand coq avec une crète rouge énorme ; ce grand coq portait, en guise de plumet, un sapin vert si haut que j'eus l'envie d'y grimper. J'étais alors injambe et leste. Je montai tout d'une traite la hauteur d'une demi-lieue environ, et je dus me reposer dans un potager où il y avait des melons très gros et très appétissants. J'ouvris le plus gros avec un canif ; le canif s'échappa de mes doigts et s'enfonça au milieu des pepins. J'entrai dans le melon pour le chercher. Or, pendant que je me livrais à cette occupation, un charretier qui passait me héla :

"—Hohé ! bonhomme ! Que diable fais-tu là ? me dit-il,

"—Je cherche mon canif, parbleu.

"—Tu perds ton temps, reprit le charretier ; l'année dernière j'ai laissé tomber ma charrette et son attelage de boeufs dans ce maudit melon ; je n'ai jamais pu les retrouver.

"Le propos du charretier me renversa littéralement, et je dègringolai la tête en bas. Au bout d'une petite demi-heure, je heurtai de l'oeil droit la pointe du clocher de la cathédrale du Burgos. Voilà pourquoi je suis borgne. De là, je ricochai sur le pont de Vitoria où je me tordis l'épine dorsale : voilà pourquoi je suis bossu : et je rebondis au beau milieu de la place de votre palais où je me cassai la jambe gauche, ce qui vous explique comment je suis boiteux. Mais ce n'est pas tout. Un gros chien vert...

—Non ! c'est trop bête à la fin s'écria la princesse ; le coq, le sapin, le melon, le clocher de Burgos, le pont de Vitoria, j'avais tout enduré, Dieu sait avec quelle patience ! Mais le chien vert, c'est plus que je n'en puis supporter. Qu'on me délivre de cet impudent menteur, de ce bavard intolérable !

—Princesse ! fit le petit bossu, vous avez parlé.

—Oui, répondit la princesse mais je n'ai pas ri.

—Aussi je me retire", dit humblement le petit homme.

En ce moment, un gros chien qui avait été blanc sans doute mais que le caprice d'un teinturier facétieux avait rendu vert-pomme, fit irruption dans l'appartement en aboyant avec fureur. Il s'élança sur le bossu, le jeta par terre et se mit à le piller et à le mordre. A chaque coup de dent, le chien lui enlevait un lambeau de ses vêtement. Le pauvre diable criait lançait des coups de poings, des coups de pied, et gigottait dans le vide de la façon la plus grotesque.

La princesse se tordait Elle riait aux larmes. Elle en mouilla trois mouchoirs.

Enfin le chien empoigna le

A suivre sur la 3me page

LE MANITOBA

MERCREDI, 23 DÉCEMBRE 1908

Et Homo Factus Est

Il apparut enfin.—C'est sur une chaumière
Que la flamme d'en haut, la divine lumière,
Tomba des cieux brillants ;
Et c'était lui, cet homme, éclatante merveille,
Après qui soupirait la terre déjà vieille
De ses quatre mille ans.

C'était lui, lui l'espoir des sages, des prophètes,
Dans toutes leurs douleurs et dans toutes leurs fêtes,
Lui, le prince des rois,
Lui qui devait porter, pour nos maux, pour nos crimes,
Sa tête rayonnante et ses douces mains sublimes
Aux deux bras d'une croix.

Vient-il ? criait la foule à chaque aube nouvelle ;
Et son regard tendu vers la sphère éternelle
L'interrogeait en vain ;
Mais tous la saluaient, la voûte encor déserte,
Et chaque siècle, au seuil de sa fosse entr'ouverte
Murmurait : C'est demain !

C'est demain que luira l'étincelante aurore !
—Et les siècles passaient sans l'amener encore,
Une nuit cependant,
Nuit où les cieux lançaient une lumière étrange,
L'éclair devint le jour, et le pied d'un archange
Fendit l'espace ardent.

Il est né ! disait-il, au plus haut de la nue,
Et la terre, à ce mot qui perçait l'étendue,
La terre chancela ;
Et du fond de leur tombe, accourus pour entendre,
Tous les vieux siècles morts secouèrent leur cendre
En criant : Le voilà !

NOËL

Le Manitoba de cette semaine est presqu'exclusivement consacré à célébrer la fête de Noël. Pour un moment, faisons trève à toute contradiction et à toute polémique. Nos pauvres querelles ne souffriront guère de ce répit ! Par contre, nous avons confiance que le lecteur, évoquant de chers souvenirs, aimera comme un doux écho, les poésies gracieuses et les récits de circonstance que nous lui présentons. Car, chose étrange, la littérature de Noël est presque toujours une rémiscence, qui fait répercussion à d'autres réminiscences dans l'âme du lecteur. On dirait que dans cette nuit radieuse, tout le passé fait procession dans la mémoire : c'est l'enfance qui renaît dans une vision délicieuse et rapide ; c'est la cloche du village natal qui carillonne ; ce sont les voix des lointaines années qui parlent. Les affections du foyer prennent une intensité nouvelle ; et pendant quelques heures tous redeviennent petits enfants.

Nous souhaitons à nos lecteurs une heureuse fête de Noël.

La nuit s'avance où, rassemblés. les uns dans de vastes églises, les autres dans de modestes chapelles de hameaux, nous chanterons d'un cœur également ému et reconnaissant la naissance du Rédempteur :

Nouvelle agréable,
Un Sauveur enfant nous est né.
C'est dans une étable
Qu'il nous est donné.

Trop Pauvres

Dix heures du soir.—La veille de Noël.

Au dehors, une foule joyeuse. Des cris, des lumières, des magasins qui brillent avec un air de fête, des restaurants offrant à ceux qui vont "réveillonner" la tentation de leurs nappes bien blanches, de leurs cristaux et de leurs menus plantureux.

Dans une chambre au sixième étage une ouvrière travaillant à la lueur d'une chandelle, non loin d'un petit lit d'enfant.

Elle est jeune encore ; vingt-cinq ans à peine ; mais si mince, si flétrie déjà ! Des lèvres pâles, un paquet de cheveux blonds cendrés, de grands yeux bleus très doux, restés beaux malgré ces paupières gonflées par les veilles et la ligne bleuâtre qui les cerne douloureusement.

Elle attend quelqu'un. Elle paraît inquiète. Quand un pas se fait entendre dans l'escalier, elle redresse la tête et elle écoute un instant. Mais le pas s'éloigne ; elle soupire et se remet à coudre.

Enfin, c'est lui ! Brusquement, elle s'est levée ; elle a été ouvrir la porte. Un homme, un ouvrier, entre dans la pièce. Elle le regarde anxieuse.

Eh bien ? fait-elle.

Mais il ne se presse pas de répondre. Il semble las. Il se laisse tomber sur une chaise, l'unique chaise dont se compose le mobilier. Puis comme elle reste plantée toute droite devant lui épiant une réponse, avec un geste découragé, il dit :

—Rien ! toujours rien !

Alors elle pâlit ; sa main crispée s'appuie sur la table. On dirait qu'elle est prise d'un étourdissement. Mais elle fait un effort sur elle même. Elle secoue la tête et comme décidée à ne pas croire ce qu'elle entend, et, d'une voix blanche, elle interroge à nouveau l'homme qui s'est pris la tête dans les deux mains :

—Tu es allé chez Cazal et Planta ?

—Oui. Il n'y a pas de travail.

—Mais à l'usine Maignand ?

—Elle est fermée depuis deux jours.

—Chez les Quinot ?

—On chôme. Ils ont renvoyé la moitié de leurs ouvriers.

—Et M. Picard ? Je suis sûre que tu n'as pas pensé à voir M. Picard ?

—Si. Il m'a dit de repasser dans quinze jours, un mois.

—Alors, c'est fini ! murmura la femme, comme se parlant à elle-même. Plus rien à espérer, c'est clair. Nous voilà au bout du rouleau. C'est fini... fini !

Machinalement elle reprend son ouvrage ; elle veut se remettre à travailler, mais ses pauvres doigts qui tremblent ne peuvent plus diriger l'aiguille. Et puis, elle a trop de chagrin. Travailler, à quoi bon ? puisque cela ne les sauvera pas de la misère.

Alors, elle s'asseoit sur une malle et, le regard perdu, elle se met à penser à un tas de choses—aux rêves de bonheur qu'elle avait faits. Comme elle était heureuse, autrefois ! autrefois. .. il y a six ans seulement, et c'est déjà si loin ! Elle se revoit, petite apprentie, rencontrant Claude à la sortie de l'atelier. Est-ce drôle qu'elle l'avait trouve si laid tout d'abord ? Mais bien vite elle s'était aperçu qu'il était bon et que c'était lui qui tremblait devant elle. Aussi on s'était "fréquenté", on avait fait des parties de campagne, ensemble, les dimanches, dans les environs de Paris.

Un matin—c'était le 13 avril —il était venu la trouver chez elle, très cérémonieux, avec des vêtements tout neufs. Il lui avait dit : "mam'zelle, je ne suis pas riche, ni beau, mais je suis un honnête garçon, et si vous vouliez... si vous consentiez..." Jamais il n'avait pu finir sa phrase ; mais on s'était compris tout de même, et séance tenante, on avait convenu de publier les bans.

Ah ! la belle noce dans ce grand salon où il y avait tant de glaces et des garçons en habit noir. On en avait servi des plats et des plats ! Puis, au dessert, le patron avait bu à la santé des petits mariés.

Ensuite avait commencé la vie du ménage, tout heureuse dans les premiers temps : on travaillait ferme ; ah ! dame, il ne s'agissait pas de bouder à la besogne. Mais comme on partait gaiement de bon matin, pour la fabrique, avec la certitude qu'on se retrouverait le soir dans la petite chambre bien close !

Il aimait à rire, son Claude, et elle aussi. Ils se faisaient des niches quelquefois. Le premier qui arrivait à la maison se cachait derrière les portes et puis, brusquement, se montrait. C'était bien amusant.

* * *

Mais un jour, il avait bien fallu devenir plus sérieux. Elle avait senti tressaillir dans son sein un petit être qu'elle s'était mise à adorer, avant de le connaître. En avait-elle préparé des layettes et des petits bas ! De tout petits bas comme ceux qu'on fait aux poupées. Ah ! c'est qu'elle voulait qu'il fut mis comme un prince, le cher bébé qu'elle attendait.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, comme il avait eu bonne mine et comme il s'était bien porté ! Elle était fière de lui ; elle voyait bien que tout le monde l'admirait. Mais un soir... comment expliquer cela ? Sans doute un mauvais air qui avait passé... le pauvre chéri avait été pris de fièvre : tout son petit corps s'était mis à trembler, et il l'avait regardé, si tristement, comme pour lui demander pardon du chagrin qu'il allait lui faire en étant malade.

Ah ! les vilaines heures, les heures affreuses passées près de ce berceau, dans le silence de la nuit. Ce front qu'on tâte et qu'on trouve tout brûlant, ce souffle qui ressemble à un râle, ces petites dents serrées qui refusent la cuillerée de potion, qu'il faut entrouvrir tout doucement, avec des précautions infinies. Et, ce médecin, ce terrible médecin, avec son air froid, qu'on interroge, qu'on supplie de parler, et qui s'obstine à ne rien dire, qui ne veut pas promettre qu'il sauvera l'enfant.

Pourtant, il avait été sauvé son Gabriel chéri. Oh ! oui, sauvé, et c'était l'essentiel. Il terminait sa convalescence. Il pouvait se lever maintenant et marcher tout seul dans la chambre. Aussi comme on aurait été heureux encore, comme on aurait pu vite retrouver les bonnes heures d'autrefois, sans ce maudit chômage qui, tout juste, les reduisait à l'inaction. Ils auraient eu tant besoin de gagner de l'argent. Car elle avait coûté gros la maladie du petit. Toutes leurs économies y avaient passé d'abord ; puis il avait fallu vendre les meubles, porter au mont-de-piété toutes les nippes. Mais à présent, les ressources étaient épuisées. Les marchands refusaient du crédit ; le matin, on était venu saisir au nom du propriétaire. Saisir quoi ? puisqu'ils n'avaient rien. Le matin même, elle avait payé le boulanger avec les derniers sous qui lui restaient. Mais demain ? Qu'est-ce qu'ils feraient demain ? Comment mangeraient-ils tous les trois ?

Comme l'ouvrière se posait à elle-même cette question redoutable, la pensée lui vint brusquement que son homme, lui, n'avait pas mangé depuis la veille et qu'il devait avoir faim. Elle le regarda, et le vit si triste, si accablé par le sentiment de son impuissance, qu'elle en eut pitié. Alors, avec cet héroïsme admirable de la femme du peuple, elle comprit que c'était son c'était son devoir, à elle si désespérée, de le consoler, de lui rendre un peu d'espoir ; elle lui dit, d'une voix brutalement affectueuse :

Voyons, tu ne vas pas rester là, comme ça, à te faire du mauvais sang. Après tout, on n'est pas mort parce qu'on tarde un peu à trouver du travail. Demain, il fera jour ; nous cherchons le moyen de nous débrouiller. Quand on a deux bons bras et du cœur, les choses s'arrangent toujours. En attendant tu vas manger ta soupe.

Il leva la tête. Sa soupe, ah ! oui. La lueur d'un désir passa dans ses yeux. Mais il demanda timidement :

—Et le petit ?...

—Ne t'inquiète pas du petit. Il a eu sa part. La mère Jamin lui a fait porter un bon bouillon. Il dort à poings fermés.

A ce moment, comme pour démentir cette affirmation, une voix d'enfant, une petite voix grèle, se fit entendre :

—Maman ! Tu es là, maman ?

La mère s'approcha du lit, un peu inquiète. Elle demanda :

—Qu'est-ce que tu veux, mon chéri ? Est ce que tu te sens malade ?

Non, il n'était pas malade, le petit gas, mais il voulait parler à son papa. Il voulait lui parler tout de suite. Il avait quelque chose à lui dire. Mais c'était un grand secret, oh ! un très grand secret.

On l'enveloppa dans un châle, ce qui l'amusa beaucoup et le fit rire parce qu'il s'obstinait, en dépit de tous les efforts, à ne pas laisser enfermer sous la laine son petit bras nu, qu'il brandissait. Puis quand, bien emmaillotté enfin, il fut sur le genou de son père, comme celui-ci, cherchait à l'embrasser :

—Je veux dit-il... oh ! comme elle pique ta barbe ! je veux que tu ailles chercher mon soulier. Tu sais ?... Un des beaux souliers que je mettais pour sortir les dimanches quand je n'étais pas malade. Tu iras le chercher dans la grande armoire, et puis tu le porteras dans la cheminée...

Il ajouta alors, mystérieusement, en posant un doigt sur sa bouche.

—Tu n'y a pas pensé, mais j'y ai pensé, moi ! C'est demain la Noël. Et cette nuit le petit Jésus va apporter des beaux joujoux pour les enfants bien sages.

Le mari et la femme échangèrent un regard douloureux.

—Hélas ! mon mignon chéri, fit l'ouvrière en essuyant une larme qui roulait sur sa joue, tu n'auras rien cette année. Vois-tu nous sommes trop pauvres.

Mais l'enfant reprit, entêté dans son idée :

—Qu'est-ce que cela fait que nous soyons pauvres ? Est-ce que le petit Jésus s'occupe de cela ? Il est riche, lui ! Pourquoi ne mettrait-il pas, dans mon soulier, des joujoux comme il en donne aux autres, puisque j'ai été bien sage ?...

Pauvre petit soulier ! Le voilà maintenant sous la cheminée, car il a bien fallu obéir au tyrant blond qui, à cette seule condition, s'est laissé reporter dans son lit et dort à présent les deux poings fermés, plein de confiance dans le lendemain et souriant à ses beaux rêves. Pauvre petit soulier ! qui va penser à lui, durant cette nuit de fêtes et de dépenses, pour y déposer discrètement le plus humble des jouets ? Pauvre petit soulier, bien petit, si petit ! mais qui peut contenir toute la joie d'un enfant, comme aussi sa première déception toute, la douloureuse surprise que cause à une âme candide la révélation d'une injustice.

Claude et sa femme restèrent longtemps, bien longtemps immobiles, et buissant la tête devant leur cheminée sans feu. Certes, ils étaient bien malheureux, l'un et l'autre ; ils avaient d'autres sujets d'angoisse et de désespoir. Pourtant, ce soir-là, ce qui les attristait surtout, ce qui rendait plus poignante l'angoisse de leur misère, c'était la vue de ce petit soulier, posé là, dans l'attente d'une surprise heureuse, et qui allait rester vide !

—Allons, couchons-nous ! dit enfin l'ouvrier.

Et il ajouta, répondant au soupir attristé de sa femme :

—Bah ! demain le marmot n'y pensera plus !

Sept heures du matin. La chambre est plongée encore dans une demi-obscurité. Et voilà qu'un cri retentit, un cri d'enfant qui éveille brusquement le père et la mère. Hélas, ils ont compris tous les deux ! Leur cœur s'est serré douloureusement.

Mais non, pourtant ; chose étrange ! Ce cri exprime la joie ; oh ! quelle joie ! elle emplit aussitôt la pièce de lumière et de gaieté.

—Maman... viens donc voir ! Il est venu, le petit Jésus ; il m'a fait un beau cadeau.

Un cadeau ? Les pauvres gens se regardent surpris. Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment expliquer ce prodige surprenant ?

Mais déjà l'enfant, marchant en chemise sur ses pieds nus, a apporté son soulier et le leur montre triomphalement.

Dans le soulier il y a ...une petite souris, toute blanche avec des yeux bleus, la plus mignonne des souris.

Sans doute la pauvre bête sera tombée, pendant la nuit, du haut de la cheminée, emportée par une rafale de neige. Elle aura eu l'idée de se blottir dans cet asile d'un genre nouveau. Mais elle a dû avoir bien froid, car elle est encore si engourdie qu'elle se tient coite, tournant seulement, à droite et à gauche, de petits yeux inquiets.

L'enfant manifeste bruyamment son plaisir. Jamais, non jamais il n'a eu un aussi beau joujou. Car celui-là n'est pas un carton comme les autres : c'est un joujou vivant, et qui se remonte tout seul.

Mais tout à coup une idée lui vient à l'esprit.

—Dis-donc, papa, demande-t-il, et à toi, qu'est-ce qu'il t'a apporté, le petit Jésus ?

—A moi, rien, hélas ! Il m'a trouvé trop grand, sans doute.

—Peut-être aussi qu'il est en retard ; il a eu tant à faire, cette nuit-ci. Mais je suis bien sûr qu'il va venir. Tiens, écoute, c'est lui peut-être.

A ce moment, on frappait à la porte. Ce n'était pas le petit Jssus, non ; mais c'était le facteur qui apportait une lettre.

Claude prit la lettre. Qui donc pouvait songer à lui écrire ? Qui donc se souciait encore de lui ? Il regarda l'enveloppe.

—Tiens, fit-il avec étonnement, il y a là le timbre de Châteauroux. C'est la ville où demeure l'oncle Jacquin, celui qui n'a jamais voulu nous voir, parce qu'il était brouillé avec mon père.

Il ouvrit le pli et lut à haute voix les premiers mots :

"Mon chère neveu, ma chère nièce,

"A la suite d'une attaque qui m'a fait voir la mort de bien près, j'ai fait mon examen de conscience, et j'ai pensé que j'avais des graves torts envers vous Après tout vous n'êtes pas responsables des fautes de mon frère, et comme je sais que vous êtes, tous deux laborieux et honnêtes, je pense qu'il serait injuste de vous traiter comme des étrangers. Si donc vous voulez bien me pardonner l'attitude que jusqu'à présent j'ai eue envers vous, au reçu de ce mot, venez me rejoindre ici. Je ne suis pas bien riche, mais avec ce que j'ai, en menant une vie très modeste, nous pourrons vivre à l'abri du besoin. Il est inutile..."

Claude ne put continuer. Il était trop ému.

—Ah ! dit-il, d'une voix que la joie étranglait.

Nous voici sauvés, ma chère femme, entends-tu, sauvés ! ni toi, ni le petit n'aurez plus à souffrir du froid et de la faim

Grâce à cette lettre... ah! la bonne lettre, elle me vient du ciel!

—Mais oui, papa, interrompit l'enfant, elle te vient du ciel, puisque c'est le petit Noël qui te l'a envoyée. Seulement, reprit-il d'un ton boudeur, il n'a pensé qu'à nous deux; c'est un vilain; il a oublié maman.

Mais alors la mère le prenant dans ses bras et, tout heureuse, l'embrassant follement.

—Ne dis pas cela, mon chéri! Ce serait un blasphème. Non, le petit Noël ne m'a pas oublié, car lorsqu'il t'a donné à moi, il m'a fait en une seule fois tous les plus beaux cadeaux du monde. Je ne lui demande à genoux que de ne pas te reprendre, e te conserver à ma tendresse, her trésor, toi que j'aime plus que tout!

Eh bien... et moi, femme? demanda Claude en la regardant de ses bons gros yeux.

—Et toi aussi, grand bêta, tu sais bien que je t'adore, reprit-elle en pleurant et en allant se jeter avec le petit sur son épaule.

L'HIVER

L'hiver est sorti de sa tombe
Son linceuil est dans le vallon;
Le dernier feuillage qui tombe
Est balancé par l'aquilon.

Nichés dans le trou d'un vieux saule,
Des hiboux aiguisent leur bec:
Le bûcheron, sur son épaule,
Emporte un morceau de bois sec.

La linotte a fui l'aubépine;
Le pinson n'a plus son rameau;
Le moineau va crier famine
Devant les portes du hameau.

Le givre que sème la bise
Argente les bords du chemin!
A l'horizon la nue est grise;
C'est de la neige pour demain.

A. HOUSSAYE.

Mariage Prochain

Monsieur le docteur Fortunat Lachance, de Winnipeg, vient de faire part à ses amis de son mariage prochain avec mademoiselle Eugène Forest, fille de monsieur E. Forest de Montréal.

Nous offrons nos félicitations très cordiales au jeune médecin.

Mercredi, l'Association de la Jeunesse Catholique du Cercle LaVérendrye faisait à son digne président une très sympathique démonstration. Il y eu, dans la salle du collège des séances, présentation de cadeaux, discours et musique. Ce fut une fête charmante, à laquelle prirent part plusieurs pères du collège.

Dimanche soir, nouvelle réunion plus générale des amis du futur marié. Là encore, M. Lachance recueillit ample moisson de bons souhaits. Tout un programme artistique et oratoire avait été préparé; ce fut une aimable fête où la gaieté française s'affirme sous une forme brillante.

M le docteur Lachance part aujourd'hui même pour Montréal.

Municipalite de Macdonald

A la nomination le 1er décembre, à Sandford, tous les Conseillers furent élus par acclamation.

Pour préfet, M. Robt. Wood est mis en nomination avec M. Alen Meccardy.

La votation a eu lieu le quinze et M. Wood a remporté la victoire par cent cinquante voix de majorité.

Dans le quartier deux, qui renferme tous les Canadiens-français de LaSalle, c'est M. Jos. Cormier, marchand, qui a été élu par acclamation.

La Princesse Maussade

Suite de la 1ère page

miséreux par le fond se sa culotte qu'il déchira dans toute sa longueur, et il emporta dans sa gueule le haut-de-chausses, le gilet, la jaquette, enfin toute la défroque du vaincu.

La princesse mit ses deux mains sur ses yeux, en écartant les doigts, pour ne pas avoir l'air de regarder le déshabiller inconvenant de l'infortuné bossu, borgne et boiteux.

Boiteux? Borgne? Bossu? L'homme n'était plus rien de tout cela.

Un maillon de soie gris-perle dessinait la forme irréprochable de ses jambes fines et droites. Son torse élégant était serré par une tunique de velours apricot avec des crevés de satin blanc. Une toque de velours, surmontée d'une plume blanche, était posée un peu de côté sur ses cheveux blonds et frisottés.

Evidemment c'était un prince, et ce prince charmant avait si bien la tournure poétique d'un troubadour, qu'on l'aurait pu mettre sur une pendule.

Le troubadour-prince mit un genou en terre devant l'infante et lui dit:

"Chère princesse, il me semble que vous avez ri. J'ai donc le droit de demander votre belle main à M. votre père, si toutefois Votre Altesse veut bien me le permettre.

—C'est convenu, mon gendre, fit le roi de sa bonne grosse voix joyeuse. Cette nuit nous ferons réveillon ensemble. Justement j'ai commandé une oie aux marrons...

—Pardon, beau-père, c'est que je n'aime pas l'oie aux marrons. objecta le prince.

—Moi non plus, ajouta la princesse.

—Tout est donc pour le mieux intervint l'astrologue de la cour. Il est bon que les rois et même que les simples bourgeois aient toujours à leur festin de Christmas un plat qui ne soit pas de leur goût. Ils le donneront volontiers aux pauvres. Dans la balance céleste, le plateau de leurs bonnes oeuvres deviendra plus lourd, et ici-bas leur digestion sera plus légère."

La séance fut levée sur ces paroles mémorables. Le prince charmant épousa la Princesse Maussade, et......ceux qui veulent en savoir plus long n'ont qu'à consulter le grand ouvrage de don Marcial Valladores de Galice, à qui nous avons emprunté ce fragment d'histoire.

—M. Cléophas Marcoux l'agent bien connu du C. P. R., annonce à ses amis et au public en général, que les billets pour la province de Québec et l'Europe sont à prix réduits durant les fêtes; les billets seront en vente aux même taux jusqu'au 31 décembre avec droit d'arrêt à l'est de Fort William. M. Marcoux vend aussi des billets pour le Soo Line via St. Paul, Minn.

Dispense de l'Abstinence

LE VENDREDI, PREMIER DE L'AN 1909

En vertu de la faculté accordée par S. S. Léon XIII le 5 décembre 1894 aux Evêques du monde entier, Nous dispensons de la loi de l'abstinence les fidèles de ce diocèse le vendredi premier jour de l'année 1909.

Pour un catholique intelligent la dispense ne fait que confirmer la loi et lui donne une plus haute idée de la sollicitude maternelle de la sainte Eglise pour le bien-être de ses enfants.

ADELARD, O. M. I.,
Arch. de St. Boniface.

Archevêché de Saint-Boniface,
Le 19 décembre, 1908.

A PROPOS DE NOEL

LE GUI DU MISTLETOE

Il n'y a pas, pour les Anglo-Saxons des deux mondes, de bonne fête de Noël sans "mistletoe." Le "mistletoe", c'est tout simplement le gui des druides, cette plante parasite qu'on trouve quelquefois sur le chêne, mais plus souvent sur le pommier, sur le peuplier et sur quelques autres arbres. Pour les fêtes de Noël, la jolie plante verte, chère aux druides est à la mode; c'est le porte-bonheur de la froide saison.

Le gui du chêne est d'une extrême rareté. Le gui qu'on vend à Noël vient des pommiers des peupliers principalement: il n'y en a pas un sur mille qui ait été cueilli sur le chêne, Bien mieux, un gui sur le chêne est presque un événement botanique et on le signale dans les séances des sociétés savantes. Une découverte de ce genre est enrégistrée dans le "Bulletin de la Société d'histoire naturelle d'Autun". Il s'agit d'un gui qui a été cueilli sur un chêne dans la commune de Toulon-sur-Arroux. Ce gui avait huit ans environ, d'après ses ramifications, et se trouvait sur un chêne à glands courts; il était d'un beau vert et volumineux. Il repose dans les collections de la société en question: ce sera peut-être un des derniers guis du chêne qu'on aura vus en France.

Le chiffre de la consommation du gui pendant les fêtes de Noël est vraiment fantastique en Angleterre, impossible même à évaluer. La meilleure idée que nous puissions en avoir nous est donnée par le chiffre des importations du gui français en Angleterre.

C'est du gui de pommier qui vient principalement de Bretaque, des environs de Saint-Malo. Les milliers de pommiers du marais de Dol et aussi de toute cette belle région très cidricole en fournissent de fortes quantités. Aussi pendant tout le mois de décembre on ne voit que gens de la campagne apporter du gui au port; il en arrive par dizaine et même par centaines de charretées; on l'entasse sur les quais et autour des bassins, au pied des steamers anglais, formant là de véritables montagnes de verdure,

La moyenne annuelle d'exportation du "mistletoe" à Saint-Malo, pendant ces dix dernières années, a été de 385 tonnes—385,000 kilos, le tout emporté par une quinzaine de navires.

Deux choses caractérisent la Noël en Angleterre: le gui et le plum pudding.

Le "mistletoe" est pendu au milieu du salon et aussi dans l'office. Au salon, on a le droit d'embrasser toute jeune fille qui passe sous le "mistletoe"; puis les maîtres vont à l'office recevoir les souhaits de la domesticité et tout le monde s'embrasse cordialement. Mais comme en Angleterre la hiérarchie ne perd jamais ses droits et que les règles de la préséance sont partout, c'est le maître d'hôtel qui passe le premier, puis la cuisinière ou le chef, le valet de chambre, la femme de chambre, et ainsi de suite jusqu'au groom de l'écurie.

Le plum-pudding est servi au dessert, aux maitres et aux gens de la maison, et les toasts sont échangés. Il n'est si petit ménage qui n'ait son plum-pudding à Noël. A Londres et dans le moindre village, des souscriptions ont pourvu au plum-pudding des pauvres. Un anglais qui n'aurait pas mangé du plum-pudding à Christmas se croirait lésé par la société et menacé de cruels malheurs pendant l'année qui va commencer.

Chez Nous ET Autour de Nous

—Il y aura messe de minuit, cette année, à la cathédrale.

—Lundi dernier, le 21, était la journée la plus courte de l'année.

—On demande une servante, chez madame Bernier, 147 avenue Provencher.

—M. Arthur Brabant, l'hôtelier de Mariapolis, est parti cette semaine pour un voyage dans la province de Québec.

—Les agents d'immeubles de Winnipeg rapportent des ventes nombreuses de terrain en ville et dans les campagnes.

—On demande une servante pour ouvrage de maison, s'adresser à madame Ferguson 99 rue LaVérendrye, St-Boniface.

—A vendre par MM. Guilbault & Cie, du bois de première qualité: épinette, tremble et cyprès, en gros et en détail.

—M. Alphonse A. Adolphe a pris possession de l'hôtel Dawson, à Lorette, où il invite le public en général à lui faire une visite; liqueurs de premier choix et repas dans les meilleurs goûts.

—Les grosses industries du savon à Winnipeg dans l'Alberta et à Vancouver viennent de s'amalgamer sous le nom de la Royal Crown, Limited; capital $2,000,000. Bureau chef à Winnipeg.

—M. et Mde Moïse Cormier, de LaSalle sont partis pour la province de Québec avec leur fils Philippe. M. et Madame Alfred Cormier sont aussi partis pour une promenade dans la Province de Québec.

—Les marchands se déclarent en général satisfaits des ventes de la saison, surtout des dix derniers jours. Pour nos marchands de Saint-Boniface la semaine de Noël au Jour de l'An devra être fructueuse

—Notre ami, monsieur Joseph L. Giroux, de la maison Richard-Béliveau, vient de se faire construire une très jolie résidence sur la rue Home, à Winnipeg. Nos félicitations à M. Giroux sur son esprit d'initiative qui lui vaut cette acquisition.

—A partir du 15 novembre au 31 décembre, au magasin de M. J. Leclerc, No 15 Ave Provencher, Saint-Boniface, les acheteurs recevront pour tout achat de 25 cents un coupon donnant droit à un des trois articles suivants: 1o Pipe en écume de mer, marque Peterson valeur $25. 2o Etui en argent pour cigarettes, valant $8. 3o Porte-cigare en ambre et cercle d'or, valant $5. Ces articles seront donnés à 10 h. p. m. la veille du Jour de l'an aux heureux gagnants.

NAISSANCE

A Norwood, le 13 courant, la femme de M. George Roy, une fille. Parrain et marraine M. et madame Gustave Lagassé de LaSalle, Man.

Soumissions Demandees

Des soumissions sont par les présentes demandées pour la livraison à la Prison du District Judiciaire de l'Est des articles pour l'année 1909. Ces articles consistent en viande, pain, épiceries, vêtements et autres. Renseignements complets peuvent être obtenus du gouverneur de la dite prison.

Les soumissions devront être cachetées et envoyées dans des enveloppes à moi adressées et marquées: Tenders for E.J.D. Gaol Supplies 1909."

Les soumissions seront reçues jusqu'au 4 janvier 1909 inclusivement.

La plus basse ou aucune soumission nécessairement acceptée.

Winnipeg, 15 décembre 1908.

COLIN H. CAMPBELL,
Procureur Général.

Soumissions Demandees

Des soumissions cachetées adressées au Commissaire des Terres Provinciales, Winnipeg, et marquées "Tender for Timber Berth No. 64" seront reçues à ce bureau jusqu'à midi le 30e jour de décembre 1908 pour le privilège d'obtenir des permis de couper du bois sur les terres suivantes:

Toutes les sections 7, 9, 10, 13, 14, 15, 16, N½ 19, 20, 21 22. 23 24, township 9, rang 10 est du méridien principal.

Chaque soumission devra être accompagnée par du comptant ou par un chèque accepté en faveur du Commissaire des Terres Provinciales pour le montant du bonus du soumissionaire.

Aucune soumission par télégraphe ne sera considérée, et la plus haute ou aucune soumission ne sera nécessairement acceptée.

Ces permis seront sujets aux règlements ayant trait aux terres provinciales à bois et demeureront en force au bon plaisir du Commissaire des Terres.

Pour plus amples renseignements s'adresser à

L. J. HOWE,
Député des Terres Provinciales.
Winnipeg, 18 décembre 1408.

PERDU

Un chien Collie, jaune, avec des taches blanches sur le front, les pattes blanches et le bout de la queue blanche. Récompense offerte. S'adresser au No. 165, Chemin Ste-Marie, Norwood.

Royal Guardians

Avis public est par les présentes donné qu'à la prochaine session du parlement du Canada, il sera fait application pour incorporer les "Gardiens Royaux", une association de bienfaisance mutuelle incorporée d'après les lois de la province de Québec, dont le but est de voir au bien être social et mutuel de ses membres, à la protection de ceux qui dépendent d'eux, de leur aider dans la maladie et autres malheurs, prendre soin des vivants et entretenir les morts et de payer des annuités aux membres ou une certaine somme à la personne qu'un membre défunt aura désigné par les règles de l'association et d'une manière générale d'agir comme une société mutuelle, fraternelle et charitable, avec la la permission de s'amalgamer avec d'autres sociétés de même nature.

Montréal, 27 octobre, 1908.

T. P. BUTLER,
Avocat des requérants.

A. T. PATTERSON,
Secrétaire supérieur.

FEUILLETON DU MANITOBA.

MON COUSIN GUY

16

(Suite.)

—Père, est-ce vous, enfin ? Comme vous rentrez tard ! Je commençais à être tout à fait tourmentée et j'allais me sauver chez le capitaine pour être sûre que vous y étiez...

—Te "sauver" ?... Pourquoi, chérie ?

—Vous comprenez que si j'avais demandé la permission, elle m'aurait certainement été refusée... Ainsi, vous n'êtes pas trop fatigué, père ?

—Non, mon aimée, pas trop.

—Vraiment ?

Et ses yeux, dans l'ombre du vestibule, interrogeaient avidement le cher visage.

—Vraiment ! répéta-t-il, attirant contre lui, d'un geste enveloppant, la petite créature qu'il adorait et pour laquelle il souffrait tant à cette heure.

Des profondeurs de la pièce où elle se trouvait Mme Morgane cria de sa voix sèche :

—C'est vous, Yves ? Il y a des lettres pour vous dans votre cabinet. Anaik, va vous y porter de la lumière.

—Non, pas Anaik, moi ! s'écria Ariette, qui avait déjà saisi la lampe.

—Naturellement ! Vous ne songez qu'à perdre du temps en promenades, au lieu de travailler comme votre soeur gronda Mme Morgane.

Le docteur arrêta d'un regard, au passage, une riposte d'Ariette, et lui-même, sans répondre, entra dans son cabinet. Un feu pale y brûlait tiédissant à peine l'air de la vaste pièce, que la petite lampe montée par Ariette éclairait faiblement. Il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit : et l'enfant, comme de coutume, vint se blottir à ses pieds, la tête sur ses genoux D'un mouvement de caresse, il effleurait les cheveux légers ; mais il resta silencieux, épuisé par la crise morale qu'il venait de traverser, ne pensant presque plus, sentant seulement qu'elle était là, sa fille, et qu'à cette heure encore elle ne subissait nulle atteinte du malheur tombé sur sa jeune vie.

Mais elle avait un peu soulevé la tête, et elle le contemplait, inquiète de l'altération de son visage pale.

—Père, est-ce que vous êtes souffrant ce soir ? interrogea-t-elle anxieuse.

—Non, chérie, je suis seulement fatigué bien fatigué.

—Vous n'êtes que fatigué ? Vous avez l'air triste ! Père, je suis certaine que vous êtes triste ! Est-ce que vous ne voulez pas dire à votre "petite" ce que vous avez?... Peut-être pourrait-elle vous consoler un peu, elle qui vous aime tant !

La voix d'Ariette tremblait' car une crainte l'ébranlait toute mais il y avait une telle tendresse dans son accent, dans les yeux qu'elle attachait sur lui, qu'il en éprouva tout ensemble une joie et une douleur aigues... Était-il donc si peu fort qu'il se trahissait ainsi devant elle ? Par un suprême effort de volonté, il dit, s'efforçant de reprendre le ton ordinaire :

—J'ai eu aujourd'hui, en effet, de grands soucis, mon Ariette... Mais j'y remédierai ; ne t'en tourmente pas chérie .. Laisse-moi maintenant, j'ai beaucoup à travailler...

Et il trouva encore une ombre de sourire pour achever :

—Tu le vois, je n'ai pas même encore regardé mon courrier du soir... Veux-tu le mettre près de la lampe?

Il parlait ainsi pour l'écarter et fuir la perspicacité de son regard aimant. Elle obéit, et distraitement, du doigt, elle écarta les lettres posées sur le bureau. Une exclamation joyeuse lui vint :

—Ah ! père, une lettre de Paris ! de ma tante Chausey ; je reconnais l'écriture !

—Je la regarderai tout à l'heure... Va auprès de ta mère maintenant...

—Pour plier encore du linge ? Oh ! père... C'est tellement ennuyeux!... Et puis ce que je fais n'est jamais bien!... Alors il me faut recommencer. Cela m'agace... Et je suis grondée... Père, gardez moi encore !

—Non, chérie, c'est impossible, fit-il de cet accent auquel jamais elle ne résistait. Sois patiente ma petite enfant aimée... Sois patiente en pensant que je le désire....

—Oui, père.

Et les mots tombèrent de ses lèvres avec la gravité d'une promesse, tandis qu'elle cherchait une fois encore son baiser.

Le docteur entendit son pas léger s'éloigner, se perdre dans l'escalier... Puis, indifférent, il ouvrit d'un doigt machinal la première lettre tombée sous sa main, celle de Paris, et il lut :

"*Mon cher ami*

"Vous m'avez promis la visite de votre Ariette pour cet hiver, et je viens vous réclamer l'enfant ; il faut que vous nous fassiez le sacrifice de vous séparer d'elle et que vous nous la donniez pour le mariage de sa cousine, qui a lieu dans trois, semaines environ. Envoyez-nous votre trésor mon cher Yves, ou amenez-le-nous ce qui serait mieux encore. Nous vous le garderons précieusemen, mais aussi le plus longtemps possible, je vous le déclare à l'avance en toute honnêteté, car nous sommes tous désireux, mes filles, Guy et moi de faire plus ample connaissance avec la chère petite. Soyez bien sûr mon ami, qu'elle sera pour moi une véritable fille, tout le temps que vous nous ferez l'amitié de me la confier, et j'espère bien que nous arriverons à la gâter assez pour qu'elle ne regrette pas trop sa Bretagne... Une bonne réponse, n'est-ce pas, et bien vite ?

"Tous mes compliments, je vous prie, à Mme Morgane. Mes baisers très tendres à Ariette, avec mes meilleurs souvenirs pour vous mêmes. Croyez-moi, mon cher Yves, votre très dévouée.

"LOUISE CHAUSEY."

C'était chose maintenant décidée pour le docteur que le séjour d'Ariette à Paris et il venait de l'annoncer à Mme Morgane Certes, la connaissant, il avait bien prévu qu'elle n'accepterait pas de bonne grâce l'idée qu'Ariette jouirait d'un plaisir dont ni elle ni ses filles ne profiteraient en rien mais il ne pensait pas, en lui faisant part de ce projet de voyage, provoquer une scène comme celle qui venait de se passer et dont il avait souffert de se heurter à l'animosité froide et impitoyable de Mme Morgane pour Ariette.

Combien, lui aussi, elle avait cherché à l'atteindre, et de toutes les manières, ne craignant point, triomphante dans la pleine possession de sa propre fortune soigneusement gardée, de lui reprocher le désastre financier dont il était victime, et qu'elle devinait en partie malgré son silence !

Et c'était à la merci de cette femme envieuse et mauvaise que se trouverait Ariette, s'il disparaissait,— bientôt peut être comme il en était menacé !...Eût-il hésité sur la réponse à faire à Mme Chausey, sa décision lui eut été dictée irrévocable par cette conversation. C'était, certes, pour lui un sacrifice immense de se séparer de son enfant, alors que les jours de son existence étaient comptés,— il en avait la terrible conviction. Mais il s'agissait du bonheur d'Ariette, de son avenir, et, devant cette raison si grave, toutes les objections s'effaçant. Non, il ne fallait point se dérober à un rapprochement qui, dans la suite, pouvait avoir une grande influence sur le sort de la fillette.

Cette opinion était aussi celle de Mlle Catherine, car le docteur, ayant peur de faiblir devant son ardent désir de ne point éloigner Ariette, était venu prendre conseil de sa vieille amie ; et, comme lui, elle avait jugé utile pour Ariette, ce séjour à Paris, s'offrant même, avec la décision et la spontanéité qui lui étaient propres, à conduire l'enfant auprès de sa tante, puisque M Morgane ne pouvait abandonner ses malades. C'était, du moins, le motif qu'il avait indiqué à Mlle Malouzec ; la vérité était qu'il se savait trop épuisé pour supporter la fatigue de deux longs voyages précipités ; et maintenant qu'Ariette avait plus que jamais besoin de lui, il devenait pour sa propre santé d'une prudence excessive et inaccoutumée, luttant de toute sa science contre le mal.

Donc, elle allait partir, et partir bientôt pour revenir il ne savait quand... Les circonstances en décideraient. Mme Chausey ne la demandait-elle pas pour tout l'hiver ? Ah ! qu'elles seraient longues, ces semaine où il devrait vivre isolé dans cette maison, véritable demeure étrangère pour lui quand elle en était absente. Dieu comme, après avoir écouté tant de paroles cruelles, il avait besoin d'entendre sa voix fraiche' son rire éclatant de petite fille heureuse, de sentir la caresse de ses chauds baisers!... Où était-elle ?

En tendant Blanche qui passait devant la porte de son cabinet, il appela et demanda :

—Où est ta soeur ?

Elle s'arrêta sur le seuil, la figure maussade.

—Je ne sais pas... Elle est toujours dehors. Après tout, je crois qu'elle est chez Mlle Malouzec.

(*A suivre.*)

Resultat des Elections

MUNICIPALITÉ DE ST-FRS. XAVIER

M. Silas Loney, élu préfet.

M. Emile Beaudry, ré-élu conseiller pour le quartier No. 3.

M. Thom. Wood, re-élu conseiller pour le quartier No. 6.

P. LAVALLÉE, Sec.-TRES.

L'Alliance Nationale

A la dernière assemblée du Cercle Langevin No. 153 de l'Alliance Nationale tenue le 20 courant les résolutions suivantes ont été adoptées.

Proposé par le Fr. David Senez secondé par Fr. Roger Goulet, que les membres du Cercle ont appris avec regret la mort de leur confrère Alphonse Pelletier

Proposé par Fr. A. L. Auger secondé par Fr. Alex. LaRivière que la présente résolution soit transmise à son père, Fr. Tel. Pelletier et sa famille ainsi qu'à la presse.

A. L. AUGER,
Sec.-Arch.